
Claire DUCOURNAU. — *La fabrique des classiques africains : Écrivains d'Afrique subsaharienne (1960-2012)*

Pierre Halen



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/29462>

DOI : [10.4000/etudesafriaines.29462](https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.29462)

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2020

Pagination : 196-203

ISBN : 978-2-7132-2827-8

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Pierre Halen, « Claire DUCOURNAU. — *La fabrique des classiques africains : Écrivains d'Afrique subsaharienne (1960-2012)* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 237 | 2020, mis en ligne le 15 mars 2020, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/29462> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.29462>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Claire DUCOURNAU. — *La fabrique des classiques africains : Écrivains d'Afrique subsaharienne (1960-2012)*

Pierre Halen

RÉFÉRENCE

Claire DUCOURNAU. — *La fabrique des classiques africains : Écrivains d'Afrique subsaharienne (1960-2012)*. Paris, CNRS Éditions (« Culture et société »), 2017, 442 p., index.

- 1 La publication de cet ouvrage, tiré d'une thèse soutenue en 2012 à l'EHESS sous la direction de Gisèle Sapiro, était fort attendue, non seulement parce que cette thèse avait attiré l'attention par ses qualités intrinsèques, mais aussi parce que le besoin se faisait sentir davantage d'un travail de référence dans le domaine des approches sociales des littératures africaines contemporaines. Il y avait déjà des publications qu'on peut qualifier de pionnières, que Claire Ducournau ne manque d'ailleurs pas de mentionner et, le cas échéant, de discuter pour certains points : les premières réflexions contenues dans les actes du colloque « Les Champs littéraires africains » (2001), ou les essais de Charles Djungu-Simba (*Les Écrivains du Congo-Zaïre*, 2007), de Buata Malela (*Les Écrivains afro-antillais à Paris [1920-1960]*, 2008), ou encore de Raphaël Thierry (*Le Marché du livre africain et ses dynamiques littéraires*, 2015) ; le seul oublié ici est un chercheur ivoirien résidant en Afrique, David Koffi N'Goran, qui a notamment publié, à l'enseigne de L'Harmattan, *Le Champ littéraire africain* (2009)¹. Cet oubli sans doute involontaire illustre, à sa manière, les effets du phénomène de périphérisation, une des caractéristiques du domaine. Toutefois, le paradigme « centre vs périphérie », qui a déjà été mis en œuvre pour les littératures francophones en général, ne figure pas parmi les outils de base d'une analyse qui préfère parler, de façon plus neutre, de « pôles » pour désigner les tensions qui le structurent (pp.16-17). L'option fondamentale qui a été retenue est, en effet, celle d'un « espace littéraire africain »,

fonctionnant sur le mode de l'espace transnational déjà illustré, entre autres, par l'ouvrage de Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres* (1999). Cet espace ne saurait être un champ littéraire au sens propre, mais on peut y observer, comme dans un champ, des agents en concurrence pour divers biens symboliques et matériels, des axes hiérarchisant la légitimité et l'autonomie, des productions du type « restreint » ou « large », etc., selon les concepts hérités de Pierre Bourdieu. Il y avait d'autres options possibles, comme celle que j'avais proposée naguère et qui consistait à partir de l'hypothèse d'un système articulant entre eux divers champs littéraires, ce qui n'était pas très orthodoxe, certes, par rapport aux concepts de Bourdieu, mais permettait notamment de braquer davantage les projecteurs sur les logiques internes à chaque champ national (en s'autorisant à parler de champ dans le cas de pratiques très faiblement autonomisées) et sur les enjeux du transfert d'un objet ou du passage d'un agent d'un champ dans un autre, par exemple d'un champ local à un champ semi-continental comme l'Afrique francophone.

- 2 En optant pour un « espace » inclusif, en quelque sorte démocratiquement ouvert à toutes sortes de zones et de pratiques, et donc défini par le flou même de ses contours (linguistiques, géographiques, génériques, principalement), Claire Ducournau peut ne s'intéresser qu'à la légitimation qui est effectivement la plus importante en termes de biens symboliques et matériels, à savoir celle du fameux « méridien de Greenwich » qu'est la place parisienne, selon l'expression qui a été fort débattue à propos de la *République mondiale des lettres* ; dans ce cas-ci, reconnaissons que la centralité franco-parisienne est simplement un fait, même si elle a maintes fois suscité, en droit, de nombreux débats dans les colloques « francophones ». L'exposé n'ignore nullement qu'il y a d'autres valorisations pour ces « figures d'auteurs changeantes en fonction des lieux où leurs œuvres sont présentes et des publics auxquels elles s'adressent » (p. 17) : par exemple, l'inscription d'un roman dans les programmes scolaires de tel pays africain ; mais ce n'est pas son objet principal : ce sont tout au plus des éléments à prendre en compte dans les positions des uns et des autres dès lors qu'il s'agit de mesurer leur légitimation sur un marché qui, si Paris en reste la plaque tournante, présente aussi une dimension transnationale, notamment lorsqu'on envisage le critère de légitimité important que constituent les traductions.
- 3 Établir quels sont les « classiques africains » en 2011, année de la fin de l'enquête, est une opération complexe, qui n'est jamais à séparer d'un point de vue critique sur la « fabrique » de la légitimation. C. Ducournau reprend ainsi sur une base solide, chiffres, entretiens et documents à l'appui, un questionnement déjà ancien, nourri par les critiques à la recherche de « valeurs sûres », mais aussi d'arguments pour justifier leurs travaux universitaires. Les comparatistes, singulièrement, avaient besoin de motifs aussi consensuels que possible pour faire entrer les littératures africaines à leur tour dans une *Weltliteratur* renouvelée par la critique de l'eurocentrisme après la décolonisation. C'est certainement János Riesz qui a le plus longuement réfléchi à cette *Kanon-Bildung* depuis les années 1980 et jusqu'à un article récent² ; ce faisant, il a donc lui-même été un agent important dans la « fabrique », même si sa synthèse la plus récente, *Südlich der Sahara : Afrikanische Literatur in französischer Sprache*, parue un peu trop tard en 2013, ne figure pas parmi les ouvrages choisis pour témoigner de la légitimité des œuvres.
- 4 Évoquons à présent l'ouvrage lui-même, fort bien édité, n'était une reliure bien trop fragile pour les nombreux usages auxquels il est destiné. Ses développements sont

généralement limpides. Seuls les commentaires des analyses à critères multiples (ACM) restent un peu ramassés et abstraits, de sorte que le lecteur pourrait ne pas être convaincu de la pertinence de cet outil particulier pour des groupes qui restent relativement peu nombreux. Ceci ne concerne toutefois que quelques pages dans un ensemble où alternent très pédagogiquement (et agréablement) les analyses de cas concrets (tel parcours d'écrivain) et les problématiques générales. Pour le reste, ajoutons qu'on trouve, outre l'indispensable index et quelques annexes très utiles, des tableaux et des graphiques soigneusement mis en page au fil des développements. En revanche, de façon très inhabituelle, le livre ne comporte pas de bibliographie ; or, celle-ci occupait près d'une quarantaine de pages dans la thèse de l'auteur. Peut-être a-t-elle été sacrifiée pour ne pas solliciter davantage un procédé de reliure qui est déjà au-delà de ses capacités ; mais, si tel est le cas et s'il fallait sacrifier quelque chose, on peut alors se demander si c'était là le meilleur choix, compte tenu du rôle que ce livre devrait être amené à jouer comme ouvrage de référence, notamment auprès de jeunes chercheurs. La thèse elle-même n'est consultable, depuis 2014, que sur des microfiches (en Sorbonne, ou à acquérir) et, d'après le catalogue de l'ABES, un seul exemplaire imprimé a été déposé à la FMSH à Paris : autant dire que, pour le moment, cette bibliographie est d'un accès aussi réservé que centralisé ; suggérons qu'elle soit mise en ligne, sans plus attendre, en accès libre.

- 5 Analysant de manière solide et convaincante ce « phénomène de patrimonialisation transnationale » (p. 12) depuis 1960, et singulièrement les écrivains en activité entre 1983 et 2008, l'ouvrage est organisé en deux parties formant cinq chapitres ; en fait, on y trouve trois éclairantes études de cas (prologue, chap. 2 et 3) et les trois chapitres qui sont le cœur de l'ouvrage (1, 4 et 5).
- 6 La démonstration s'ouvre donc par un long prologue consacré au manifeste « Pour une littérature-monde en français », manifeste qui a déjà fait couler beaucoup d'encre depuis 2007, mais que C. Ducournau montre sous un jour nouveau, notamment à partir d'une enquête de terrain faite à Bamako à un moment où s'y était déplacé le festival des « Étonnants voyageurs ». Nous commençons ainsi par la fin de l'histoire, si l'on peut dire, et ce prologue, qui ne m'a pas paru essentiel à la compréhension de ce qui suit, aurait fort bien pu faire l'objet d'une publication autonome. Mais ne boudons pas notre plaisir : l'analyse est bien conduite, qui nous convainc d'y voir surtout une vaste opération de repositionnement de l'éditeur Gallimard (et donc de la littérature « nationale »). Au passage, l'analyse met le doigt sur les « pôles » déjà mentionnés, c'est-à-dire sur l'inévitable malentendu que suscite la superposition de logiques de champs antagonistes (« antinomiques », dirait sûrement Paul Dirckx, dont les travaux, même s'ils concernent la Belgique, auraient sans doute éclairé latéralement le chapitre consacré à la presse). Le manifeste et le festival sont donc étudiés du point de vue des littératures africaines et du « repositionnement » de Gallimard, et moins du point de vue de leurs animateurs qui ciblaient en premier lieu la fermeture « nombriliste » et « formaliste » de la littérature française. La référence que font les « écrivains-voyageurs » à des modèles littéraires anglo-saxons, supposés pouvoir renouveler l'inspiration d'une littérature française déclinante, est particulièrement épinglée par C. Ducournau. On peut se demander toutefois si cette rhétorique n'a pas été utilisée aussi par les partisans des théories postcoloniales en France et, plus lointainement, si cela ne rejoue pas d'une certaine façon les débats à propos de l'algérianisme et de la littérature coloniale des années 1920, lorsque les Kipling, Maugham et consorts étaient cités en contre-modèles : ces démêlés anciens échappent bien sûr à la période sous examen

(encore qu'on y touche quelque peu dans le chapitre 2), mais il serait intéressant de faire un jour la comparaison.

- 7 Venons-en au cœur de l'ouvrage, dont les cinq chapitres proposent à la fois des résultats significatifs (l'histoire des littératures africaines francophones apparaît sous un jour nouveau, beaucoup plus précis) et des approches méthodologiques dont on peut espérer qu'elles inspireront de nouveaux chercheurs. Une première partie analyse « les possibilités structurelles de reconnaissance des auteurs issus d'Afrique subsaharienne francophone » (p. 256) et leur évolution dans le temps. Le premier chapitre vise notamment à « retracer les différentes possibilités éditoriales qui s'offrent aux auteurs africains à partir de 1960 », ce qui fait « en définitive émerger, à différentes périodes, une association efficace et structurante entre un intermédiaire français et des écrivains marqués par une relative insécurité » (p. 178) ; mais ce n'est là qu'un des résultats, puisque, dès ce premier chapitre, les changements qui affectent les conditions de possibilité sont précisément situés et qu'on aperçoit « deux vagues historiques de légitimation » au début des années 1980 et au milieu des années 1990. Le tout est en rapport avec l'espace : l'échec relatif dans l'essor d'une édition solide en Afrique au cours de la décennie 1980 va ainsi jouer un rôle déterminant par la suite.
- 8 Le second chapitre est centré sur l'Association des écrivains de langue française (ADELF), son histoire et, en particulier, celle des prix littéraires qu'elle décerne aux auteurs africains. Fort bien documenté et clairement mené, c'est par ailleurs, avec quelques notes de conclusion sur la nature qui serait naturellement « subversive » des littératures africaines, le chapitre où l'on sent le plus que la thèse logeait à la double enseigne de la sociologie de la littérature et des théories postcoloniales, ces dernières imprimant ici quelques formules discutables ; par exemple, dire que la réception des œuvres africaines était « monopolisée par un petit nombre de journalistes, généralement proches de l'ADELF » (p. 215), c'est suggérer une sorte de complot ou de collusion intéressée (ce sont des colons, forcément), alors que, sociologiquement, il y avait sans doute mieux à faire : se demander s'il n'y a pas une permanence structurelle d'un groupe minoritaire d'« amis de l'Afrique », obligé de se serrer les coudes d'une époque à l'autre et jusqu'à aujourd'hui, avec de comparables propriétés sociales : hypothèse à vérifier, là aussi, à supposer qu'on puisse passer au-dessus de ce qu'on pourrait appeler les catégories postcoloniales de l'entendement.
- 9 Le troisième chapitre présente lui aussi une remarquable unité : il compare au fil des ans la réception des littératures africaines dans le *Magazine littéraire* et dans la *Quinzaine littéraire*, le premier de ces périodiques ayant une vocation plus « large », et le second, plus « restreinte ». Cette réception est marquée par une « faible représentation de cette population d'auteurs avant le milieu des années 1990 », suivie d'une augmentation à partir de 1994, jusqu'à leur accorder « une reconnaissance de second rang » (p. 252). Par ailleurs, davantage dans le *Magazine* que dans la *Quinzaine*, on y trouve divers lieux communs, comme celui de l'authenticité, qui témoignent de la nature de ce que Marc Angenot appelait le discours social. On touche ici à une thématique récurrente dans l'ouvrage, celle du discours produit pour favoriser l'entrée des littératures africaines sur le marché français et international, avec des conséquences diverses, dont les moindres ne sont pas l'entretien de certains clichés et le formatage (générique, politique, thématique, généré, etc.) de la création dès le début de sa mise en œuvre (p. 253) ; on cite dès lors souvent, avec raison, les travaux de Graham Huggan. Toutefois, considérer ce discours comme un mensonge qu'on opposerait à la vérité de

« propos oppositionnels [que les écrivains tiennent] dans des espaces protégés, face à des interlocuteurs auxquels ils font confiance » me paraît le résultat d'un présupposé, quand il aurait suffi de constater qu'il y a deux discours (voire plus) produits pour des publics différents avec des fins communicationnelles différentes.

- 10 Les trois chapitres de cette partie, en somme, dressent un cadre et ouvrent des perspectives tout en procédant, dans le deuxième et le troisième, à deux analyses systématiques d'institutions particulières. La seconde partie va reprendre le point de vue général du premier chapitre et étudier le domaine méthodiquement, avec des approches plus nettement sociologiques, notamment chiffrées. Le chapitre 4, intitulé « Portrait de groupe », va ainsi continuer de mettre au jour les trois tendances majeures de l'évolution de la population d'auteurs considérée : la sédentarisation hors d'Afrique, la professionnalisation relative et la féminisation continue. Pour toutes ces analyses, que nous ne pouvons que résumer ici, C. Ducournau a d'abord déterminé des « listes de visibilité », et en fonction de celles-ci, elle a accordé des points aux auteurs-œuvres (la « fonction-auteur » est ici parfaitement illustrée), ce qui lui a finalement permis de définir deux populations d'écrivains : une liste restreinte de 151 noms, et une liste élargie de 404 noms. Cela supposait d'abord d'avoir défini ce qu'était un auteur africain, par « une socialisation précoce et/ou durable » en Afrique francophone, et « une reconnaissance minimale en tant qu'écrivain, attestée par la présence sur au moins deux listes de visibilité littéraire » (p. 261) pour le groupe élargi, sur six listes de visibilité pour la population restreinte. Les annexes comportent des inventaires des deux populations, avec en outre un marquage spécifique pour les femmes. Elles proposent aussi la liste des publications de référence utilisées, qui présentent, comme le reconnaît l'auteur, une surreprésentation des jugements de provenance française et nord-américaine, ce qui correspond aux deux pôles dominants dans l'espace africain considéré en fonction de la légitimation dont nous avons parlé ; cette surreprésentation a été compensée par des critères complémentaires mais, du moment que l'étude porte sur le système de légitimation dominant, elle ne pose pas de problème.
- 11 L'analyse envisage notamment la production littéraire par pays, où l'on voit par exemple que celle-ci ne croît pas en proportion de la démographie, ou encore que le Sénégal et la Côte d'Ivoire bénéficient d'une très sensible attractivité. On y apprend que l'Afrique « reste le principal lieu de résidence » (43 % des 404, 52 % des 151) (p. 288), mais aussi qu'il y a une « corrélation entre la reconnaissance littéraire et la proximité géographique [...] des principaux foyers d'édition » (p. 279 ; avec les passionnants tableaux des pp. 280-281), corrélation qui explique la sédentarisation hors d'Afrique. Le chapitre s'intéresse aussi à la répartition chronologique en quatre générations, également appelées « cohortes », en fonction de l'année de première publication (ou entrance). Des analyses fines et éclairantes mettent en évidence notamment la singulière période des années 1980 à 1986, sur laquelle le chapitre 5 reviendra : c'est en quelque sorte une génération qui vient un peu trop tôt (avant que le champ éditorial « généraliste » s'ouvre), et elle connaît des parcours éditoriaux hésitants et heurtés, avant de rendre les armes (sauf trois exceptions : Véronique Tadjo, Boris Boubacar Diop et Ken Bugul). Par ailleurs, C. Ducournau s'intéresse à la morphologie sociale des populations d'écrivains considérées : « leurs familles d'origine mêlent ainsi souvent les élites sociales précoloniales aux élites façonnées par la colonisation, puis par l'anticolonialisme et les indépendances, en cumulant dès lors différentes légitimités sociales » (p. 300) ; en somme, « ils restent dominants parmi les dominés » (p. 306), et c'est encore plus le cas pour les femmes, ce qui n'empêche nullement un sentiment de

marginalisation ni, à une autre échelle, une position objective de dominé par les « rapports de force mondiaux » (*ibid.*). Par ailleurs, l'exposé s'intéresse aux « titres de grandeur » (p. 295), donc au capital culturel mais aussi social, en constatant que, si les premières générations sont surtout composées d'universitaires, de hauts fonctionnaires et de diplomates, « seconds métiers exigeant des capitaux intellectuel et scolaire élevés ainsi qu'un capital social étendu » (p. 293), ces propriétés se différencient dans les deux dernières. Notons que l'enquête a ici été contrariée, sans que ses résultats soient invalidés, par une « propension à masquer des origines sociales et un lieu de vie » (p. 300), et par des auto-identifications qu'il n'a pas été possible de recouper par une documentation critique, en l'absence de biographies.

- 12 Le chapitre 5 a pour objet les carrières éditoriales et la présentation du palmarès des auteurs bénéficiant de la plus grande légitimation. Pour établir ce classement, un indicateur de réputation a été construit sur la base de trois critères : les 32 listes de visibilité dont il est question ci-dessus, le nombre de traductions et le nombre de thèses soutenues en France. On peut certes discuter de ces critères, et regretter que les 32 listes ne soient pas clairement lisibles dans les annexes, ou que les thèses non françaises n'aient pas été considérées, non plus que les revues savantes (notamment dans une comparaison entre Europe et Amérique du Nord, et Nord/Sud, qui reste à faire) ; mais rien n'assure que les résultats aient été différents et il fallait bien limiter l'enquête à un ensemble d'indices qui, en l'état, paraît suffisamment probant. Les résultats sont synthétisés dans le tableau 6 qui présente les 29 auteurs les plus légitimés. En tête viennent, dans l'ordre : Ahmadou Kourouma, Léopold Senghor, Ousmane Sembène, Henri Lopes, Sony Labou Tansi et Mongo Beti. Calixthe Beayala, en 9^e position, est la première femme (il y en a 6 sur les 29) ; Fatou Diome ferme la marche, qui doit sa présence dans ce palmarès à ses nombreuses traductions (8 langues, 11 traductions). En revanche, Abdourahman Waberi n'y est pas, ce qui s'explique par le fait qu'il n'a publié aucun *best-seller* ; Yambo Ouologuem non plus, qui souffre, sur le long terme, de l'accusation de plagiat. Nettement en tête, Senghor et Kourouma sont favorisés par l'« effet Matthieu », ainsi appelé par allusion à un verset du Nouveau Testament : « Car on donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance, mais à celui qui n'a pas on ôtera même ce qu'il a » (Mt 13, 12). À part cet effet boule-de-neige, quelles sont les voies du succès ? Le facteur le plus important est la « collaboration continue avec un grand éditeur généraliste » (p. 318, aussi p. 321), ce qui explique, par exemple, la faible « valeur » de Sylvain Bemba (p. 322), comparée à celle qu'on attribue à Sony Labou Tansi, lequel bénéficie en outre, cependant, du soutien d'un réseau d'agents culturels actifs (p. 323). À ces deux critères, s'ajoute la condition favorable, déjà mentionnée, d'appartenir aux élites sociales et culturelles, le fait de publier du roman plutôt que du théâtre ou de la poésie, celui de publier d'abord chez un éditeur spécifique puis chez un éditeur généraliste, ou encore le fait de publier au format de poche. Il y a par ailleurs une évolution au fil du temps et, des trois types d'auteurs que sont le sédentaire resté en Afrique, l'étudiant retourné s'y établir et enfin l'émigré assumé, c'est le troisième qui apparaît finalement comme le mieux reconnu (voir aussi le commentaire du graphique 8, p. 343). Plus inattendue, la différence qui apparaît entre deux types d'auteurs, les plus étudiés, d'une part, les plus traduits, d'autre part, est très intéressante.
- 13 Une attention particulière est réservée aux auteurs féminins qui semblent davantage ressortir à la seconde catégorie. Selon d'autres points de vue, elles sont davantage publiées en Afrique (p. 389), moins continement liées à un éditeur généraliste français,

et publient moins de poésie, de théâtre et d'essais que les hommes (mais cela correspond aussi à une entrance plus tardive, à un moment où le roman l'emporte chez les hommes aussi). Elles produisent en revanche davantage d'autobiographie ou de fiction autobiographique. Ceci explique l'attention consacrée au cas de Fatou Diome, dont la légitimation en termes autonomes souffre sans doute d'être associée à l'idée de témoignage, alors qu'inversement cette association favorise son succès commercial et sa reconnaissance en termes hétéronomes ; c'est que « le corollaire de cette dévalorisation symbolique est une valorisation morale ou politique, au service, dans le cas des écrivains d'Afrique, d'un discours féministe » (p. 385). C'est là que les traductions sont particulièrement significatives, qui ne sont pas seulement des indices de légitimation en quelque sorte absolus, mais aussi les marqueurs d'une réception différenciée à l'étranger, en Amérique du Nord et en Afrique, mais aussi, pour prendre un exemple européen, en Allemagne, où les jugements hétéronomes ont pu prévaloir davantage. Enfin, dans cette section (mais elle aurait pu aussi se poser ailleurs puisque cela ne concerne pas seulement les femmes), le rôle des couples est signalé (p. 372) : c'est une piste qu'il faudra explorer davantage, touchant à la fois à l'anecdote biographique, à la morphologie sociale et à une forme minimale de réseau.

- 14 En somme, cet ouvrage constitue une passionnante « contribution à une histoire sociale des littératures africaines contemporaines » (p. 393), et même davantage qu'une contribution. Les trois études de cas équilibrent les trois approches synthétiques, elles-mêmes fort bien illustrées par des analyses de parcours singuliers, exemplaires à divers égards. L'ensemble conduit à de solides conclusions à propos de cet « espace littéraire africain », conclusions qui concernent à fois un état de la légitimation différenciée des œuvres pour la période post-coloniale, mais aussi l'évolution structurelle de cet espace au fil du temps. L'ensemble éclaire de façon saisissante certains faits particuliers, comme l'élection de Senghor à l'Académie française, et suggère des facteurs déterminants qu'il faudra encore étudier systématiquement, comme le rôle du génocide rwandais dans cette évolution : ce qu'en disait Patrice Nganang, d'un tout autre point de vue, se trouve ici éclairé latéralement. Au-delà de ces résultats, Claire Ducournau ouvre des horizons vers diverses enquêtes qu'il faudra prolonger et mener à bien, notamment grâce à la génétique textuelle, mais d'abord en histoire puisque les entretiens qu'elle a menés avec méthode ne suffisent pas toujours à pallier une carence de la documentation disponible (les non-réponses, les déclarations invérifiables). Surtout, à mon sens, elle illustre la pertinence, et même la nécessité, d'une approche rigoureuse et objectivante de l'histoire littéraire : on ne peut que lui souhaiter beaucoup d'émules.

NOTES

1. P. HALEN & R. FONKOUA avec la coll. de K. STÄDTLER (DIR.), *Les Champs littéraires africains*, Paris, Karthala (« Lettres du Sud »), 2001 ; C. K. DJUNGU-SIMBA, *Les Écrivains du Congo-Zaïre : approches d'un champ littéraire africain*, Metz, Centre de recherche Écritures

(« Littératures des mondes contemporains, série Afriques, 2 »), 2007 ; B. B. MALELA, *Les Écrivains afro-antillais à Paris (1920-1960) : stratégies et postures identitaires*, Paris, Karthala (« Lettres du Sud »), 2008 ; R. THIERRY, *Le Marché du livre africain et ses dynamiques littéraires : le cas du Cameroun*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux (« Littératures des Afriques, 1 »), 2015 ; D. K. N'GORAN, *Le Champ littéraire africain : essai pour une théorie*, Paris, L'Harmattan (« Critiques littéraires »), 2009 ; il faut signaler aussi : A. SAMAKÉ (DIR.), *La Sociocritique : enjeux théorique et idéologique. La problématique du champ littéraire africain*, Paris, Publibook (« Sciences humaines et sociales »), 2013.

2. J. RIESZ, « Afrikanische “Klassiker”. Zur Herausbildung eines Kanons der modernen afrikanischen Erzählliteratur », *Universitas*, 1, Band, 1985, Heft 1-6, pp. 31-42, <<http://mukanda.univ-lorraine.fr/sites/mukanda.univ-lorraine.fr/files/document-joint/riesz-klassiker.pdf>> ; et récemment par le même auteur, « Wer gehört in das Pantheon der afrikanischen Literatur französischer Sprache südlich der Sahara ? Überlegungen beim Schreiben einer ‚Einführung‘ in den Gegenstand », *Der Neue Weltengarten. Jahrbuch für Literatur und Interkulturalität*, Hannover, Wehrhahn Verlag, 2016, pp. 129-146 ; « À propos des “classiques africains” : quels modèles pour un canon des littératures africaines », *Études Littéraires Africaines*, 32, 2011, pp. 147-156, <<http://id.erudit.org/iderudit/1018651ar>>.